

Denou Hélène née Lemesle

Née à Dives en 1927

Entretien du 17 décembre 2016 à Caen

Je suis née en 1927 à Dives près du canal qui n'existe plus, dans une maison qui appartenait à Mademoiselle Adeline, près du canal. Mes parents sont arrivés à Cabourg, mon père travaillait à la SNCF et ma mère venait d'Hazebrouck, près du mont des Cats. Elle avait l'accent flamand et pour les gens d'ici, le flamand n'était pas toujours bien vu, car cela ressemblait à l'allemand. Mes 2 sœurs aînées sont nées à Cabourg.

La vie quotidienne

– Vêtements

La maison Lemesle était située rue des Usines, près de la voie de chemin de fer, il y avait un grand jardin devant. Les 3 sœurs, nous étions habillées pareil, quand je revois les photos, je ne sais pas toujours me reconnaître. Ma mère était couturière et elle nous faisait les mêmes vêtements et des déguisements pour les fêtes de l'école.

– Conserves

Pour garder les œufs, ma mère mettait une pastille dans l'eau avec les œufs pour faire le froid et quand on en voulait il fallait aller mettre les mains dans le produit pour en prendre. Pour le beurre, on le salait, on faisait des confitures pour garder les fruits. On achetait à l'économat du chemin de fer et pour le café, c'était chez Clément.



Famille Lemesle vers 1930

Ecole

Je suis allée à l'école publique avec Mlle Lapierre comme directrice, elle était dure mais je lui suis reconnaissante, on a passé le Brevet en mai 1944, juste un mois avant le débarquement. Si je n'avais pas été nulle en anglais, j'aurais continué mes études à Vire et j'aurais été enseignante.

J'ai préparé mon CAP d'employée de bureau, il y avait des cours toutes les semaines dans les locaux de l'école primaire et des filles y venaient de Cabourg et de Houlgate. Cela a été mon métier chez Monsieur Leroux, aux constructions mécaniques de Dives, où j'ai travaillé 5 ans avant d'avoir mes enfants.

Catéchisme

Mon père était socialiste mais il fallait qu'on aille au catéchisme, on a été à la messe, aux communions mais pas aux vêpres du dimanche après-midi. Le catéchisme se passait dans l'église et le père Trolong n'était pas facile ! On y allait en courant après l'école mais on arrivait toujours en retard, alors on avait le droit à la station, à genoux derrière le pilier dans le fond de l'église, c'était froid, l'église était très froide, ... On n'y pouvait rien, seules les filles de l'école Sainte-Anne pouvaient être à l'heure. Il y avait une petite animosité avec elles, on les appelait les ânes ... Les Sœurs étaient très gentilles sauf une ou deux. Comme je n'allais pas aux vêpres mais seulement à la messe, elles me disaient « Tu ne feras pas ta communion ! »

Les vacances

Avant la guerre, l'été, on allait en vacances dans le Nord chez mes grands-parents. On faisait le voyage en train, mon père travaillait aux chemins de fer et il avait des billets de réduction.

Mon grand-père ne causait pas le français, il parlait le flamand, on ne se comprenait pas beaucoup mais j'aimais bien être là-bas au mont des Cats. La vie était simple, il n'y avait pas beaucoup de viande et c'était encore l'époque où la viande était réservée aux hommes parce qu'ils travaillaient davantage ... et pourtant les femmes travaillaient aussi. Je m'en souviens, il y avait le petit morceau de lard sur la table, mon père en mangeait et nous, on regardait, on se retrouvait avec des haricots pratiquement tous les midis. C'était dur mais on s'y habitait. On passait de bonnes vacances, on se promenait, on a fait tous les monts, le mont Rouge, le mont Noir, ...

On est aussi allés en Bretagne en voiture, avant la guerre. La voiture s'appelait Valentine parce que mon père l'avait repeinte avec la peinture Valentine. On partait pour 2 ou 3 jours, au Mont Saint-Michel ou ailleurs.

Loisirs

– Dans la rue

J'ai connu le canal, c'était un peu le dépotoir à l'époque, les enfants allaient clapoter dedans aux beaux jours. On jouait très peu avec les enfants des cités, j'avais juste une copine qui vivait dans les cités, Simone Goupil. Les enfants des cités jouaient dans la rue aux billes, je les revois jouer aux toupies... Moi, je jouais de l'autre côté, dans la rue Bethmont, c'était plus calme ! On l'appelait la rue des marronniers à cause de ses grands arbres.

– Promenades

Le but de notre promenade du dimanche, aux beaux jours, était Sarlabot, on montait la colline et on redescendait de l'autre côté sur Houlgate par la côte de Caumont, on cueillait des cytises et des marguerites dans les champs. On y allait avec ma mère, mon père ne sortait pas beaucoup, il avait les copains et son travail, le jardin ... Tous les étés, on allait à la mer, à la pêche aux coques

– Pompier

Le père Lemesle s'occupait aussi de l'Amicale des Pompier.

Les bains douches Lemesle

Dans les cités, il n'y avait pas d'eau, il fallait aller chercher de l'eau aux pompes. Quand les parents ont acheté la maison rue des Usines, la cuisine était en terre battue mais on avait l'eau et l'électricité.

Il y avait une partie attenante qui était bain-douches et n'était plus exploitée. Il y avait deux baignoires et trois ou quatre douches que ma mère a remises en exploitation pendant plusieurs années. Des Allemands étaient venus pour réinstaller dans l'usine, c'étaient de bons clients, ma mère disait « ils sont propres » on les voyait souvent. La semaine, c'était creux mais le

samedi, ça marchait bien, les enfants venaient en famille, tout le monde dans la baignoire ... Il y avait une grande salle d'attente pour patienter quand il y avait du monde, avec une banquette, un placard pour les serviettes et les savonnettes et ma mère avait son comptoir. Il y avait des clients, des gens du pays, notamment la famille Dupontchel, ils étaient très nombreux, c'était l'aînée des filles qui les amenait et qui lavait tout le monde, tous les petiots allaient dans la baignoire ...

A l'époque, il y avait Dives-Pédale, mon père en faisait partie et quand il y avait un concours, les gars avaient droit à une douche gratuite après la course.

L'établissement a été fermé en 1937, un peu avant la guerre car le charbon coûtait très cher et on n'a pas pu avoir de dégrèvement, ce n'était pas rentable.

L'installation des Bains Douches a été démontée et vendue à Mr. Rophé qui voulait équiper une colonie de vacances du côté de Merville Franceville. Le bâtiment a été converti en petits logements pour être loués en saison.

Les grèves de 1936

J'ai connu les grandes grèves de 1936, les ouvriers défilaient devant la maison et se dirigeaient vers la mairie. Il y avait beaucoup de monde, ils chantaient l'Internationale avec le poing levé et moi j'étais dans le jardin en face et je les regardais passer. Je me rappelle qu'en tête du cortège il y avait un pêcheur à pied, qui était un peu perturbé, un grand diable avec sa drôle de charrette qu'il avait fabriquée et avec laquelle il vendait habituellement des coques et des moules. Il était en tête du défilé et il brandissait un pistolet en bois qu'il avait fabriqué !



Etablissement Bains-douches Lemesle



La famille est dans la rue pour voir le défilé des ouvriers en 1936

La guerre :

– 39 - 40

En 1939-40, on avait déjà évacué et on avait fait des provisions dans la maison mais quand on est rentrés, on avait été visités et il ne restait rien. Alors le premier hiver on a souffert de la faim.

On a attrapé la gale du pain, plein de petits boutons partout, des démangeaisons, le docteur Heurtot donnait à boire à la pharmacie le produit à base de soufre pour la gale du pain et il fallait se pommader avec ça pour calmer les démangeaisons et résultat, on était des peaux-jaunes, tout le monde y est passé ...

Il avait 4 masques à gaz mais comme on était 5, il n'y en avait pas pour tout le monde. Il avait fallu faire des essais et moi, je ne le supportais pas, j'étouffais dedans alors j'avais dit que je n'en mettrais pas.

– Les tracts à l'école !

Les filles, on avait des tracts contre l'Allemagne et on les ramenait à l'école. Un soir deux Allemands ont frappé à la maison, ils avaient vu « un homme blond ». Sachant que le père cachait des armes sous le plancher et que nous les filles on avait les tracts mis rapidement sous la nappe de la table, on a eu chaud ...

– Le débarquement

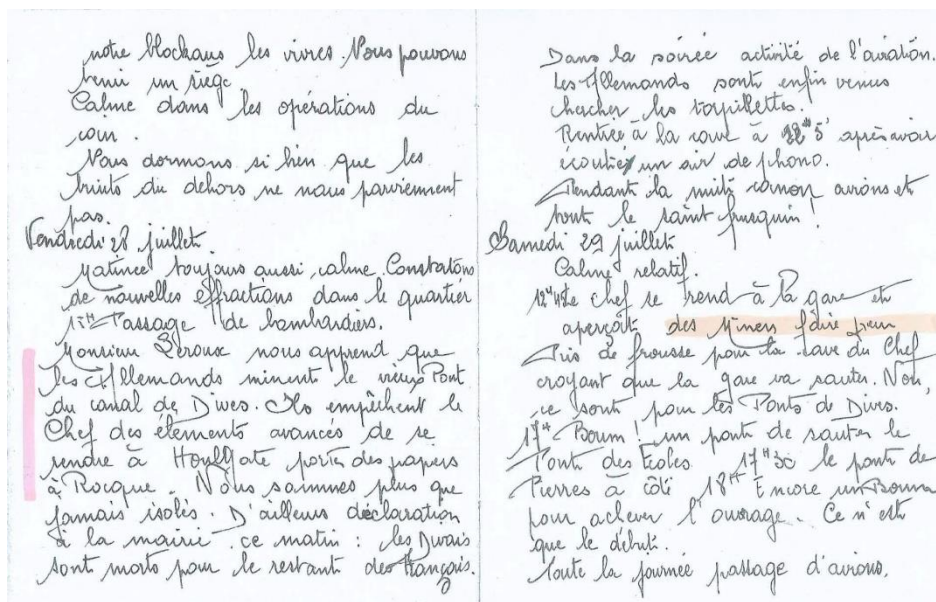
Au début de la guerre, les Allemands avaient obligé les gens à ramener leur TSF, mon père n'en avait plus, il l'avait cassé volontairement quand on a évacué en 39-40. Mais il avait un poste à galène que le gars Ludvisack lui avait arrangé. C'était très précis et un peu compliqué pour avoir le bon réglage et capter les ondes. Mon père avait le code pour connaître les messages et il savait que les alliés allaient débarquer.

Le jour du Débarquement, le père nous a sorties du lit « Venez voir quelque chose que vous ne verrez pas tous les jours » et c'étaient les avions et les planeurs qu'ils tiraient derrière ! Sarlabot était rose avec les fusées éclairantes, c'était impressionnant !

– Restés à Dives pendant l'évacuation

En Juillet 1944, nous sommes restés tout seuls à Dives quand il y a eu l'ordre d'évacuation pour la population. (*Le registre de Délibérations Municipales de juillet 1944 prend acte de l'ordre d'évacuation pour le 17 juillet et liste les quelques personnes autorisées à rester à Dives*). Il y avait des chats et des chiens partout en liberté parce que les gens n'avaient pas eu le courage de les emmener à l'abattoir. La famille est restée car le père était aux chemins de fer et comme le chef de gare ne voulait pas rester, il a pris les fonctions, il allait tous les jours à la gare tous les jours pour vérifier mais il n'y avait plus de convois, le trafic était arrêté. D'autres familles sont restées dans notre quartier : M. Leroy qui travaillait à la mairie, sa femme, Mme Hardy, était à la poste, M. Dedde comme commandant des pompiers et des clandestins dans les cités qui n'avaient pas suivi l'ordre d'évacuation : le fils Rocher s'était caché dans sa cave avec ses enfants. Les Allemands les ont retrouvés dans les cités quand ils les ont fouillées. Ils ont retrouvé aussi un ou deux Italiens qui avaient déserté et s'étaient cachés dans les cités. Ils ont dû le payer cher car ils étaient mal vus par tout le monde, par la population comme par les Allemands qui ne leur faisaient pas confiance.

Dès le début de la guerre, mon père qui avait fait celle de 14-18 avait fait une tranchée dans le jardin en face entre la maison et la voie de chemin de fer, on disait le trou. Il y avait des petites maisonnettes pour les employés de chemin de fer en saison et pour ne pas avoir la route à traverser la nuit, c'était défendu. On couchait dans une de ces maisonnettes avec des voisins qui avaient peur et qui restaient avec nous. Mon père restait souvent dans notre maison pour ne pas la laisser inoccupée. Dans le trou, il y avait des pelles pour déblayer, des bonbonnes d'eau mais pas de nourriture car il y en avait peu. Mon père a demandé à ma sœur Janine de tenir un carnet au jour le jour pendant cette période car il savait que nous allions vivre des journées historiques.



– Le ravitaillement

Ce qu'on mangeait ? On avait des légumes du jardin. On pouvait aller chercher du lait parce qu'aux abattoirs ils avaient gardé deux ou trois vaches qui devaient venir de la ferme Saint-Cloud, il fallait des gens qui sachent les traire et ma mère avait appris à traire dans le Nord, alors ma sœur et moi on ramenait la timbale de lait. On élevait aussi des nichées de lapins et il fallait aller chercher de l'herbe.

– Une arche de Noé

On gardait des chèvres qu'un voisin monsieur D'Oliveira nous avait confiées parce qu'il ne pouvait pas les emmener, des vieilles biquettes qui étaient mauvaises ... Ma mère avait essayé de les sortir pour les mettre le long de la voie de chemin de fer mais elles ne se laissaient pas ramener alors on les a laissées enfermées et on leur donnait sur place, on les a toutes gardées jusqu'à son retour. (*Jean D'Oliveira témoigne qu'il a retrouvé les chèvres de la famille quand il est revenu à Dives !*)

Il y avait des chats abandonnés par leur propriétaire et qui étaient devenus à moitié sauvages, ils n'avaient plus de maison, un des chats était rentré dans la maison et il sautait au carreau. On faisait des pâtées avec des biscuits secs de troupe, on ajoutait de l'eau et on mettait cela à la rue et les bêtes mangeaient un peu mais il y en avait tellement ...et des chiens aussi. On a gardé des oiseaux, un canari : on trouvait bizarre que des oiseaux disparaissent. C'était le chat siamois qu'on nous avait confié qui avait réussi à écarter les barreaux de la cage avec ses pattes et il chopait les oiseaux.

M. Marcouire avait des poules et des poulets dans son grenier avec du grain qu'on leur distribuait. Les poules disparaissaient un peu et un jour, mon père s'est trouvé nez à nez avec un Allemand alors il a ramené ce qu'il restait. On avait un poulailler en face dans la cité et ils ont quand même fini par nous les voler toutes, pourtant mon père avait tendu des ficelles pour qu'ils se prennent dedans la nuit et des clochettes, ils ont coupé les ficelles et ont laissé les têtes des poulets. Cette aventure des poules ! En plus des poules à Marcouire, il y avait les poules à M. Sander, une petite chienne de M. Josse et la petite chienne Bouboule qui nous suivait partout ...

– Un impact sur la maison

Ma mère qui pourtant avait vécu l'autre guerre avait peur. Un jour, il y a eu un éclat qui est tombé sur la maison, j'ai fermé la porte parce que j'avais vu une grande poussière rouge. Elle ne savait pas ce qu'il fallait faire alors j'ai dit qu'il fallait aller au « trou » comme mon père avait dit de faire s'il arrivait quelque chose. Je croyais ne plus revoir la maison et en fait il n'y a eu qu'une fenêtre arrachée et un trou dans le mur et on a retrouvé le morceau qu'on a gardé comme souvenir !

– L'arrivée des Belges

Mon père avait cueilli des fleurs dans le jardin et comme j'étais la plus jeune fille, j'avais 17 ans, j'ai offert un bouquet de dahlias au premier Belge qui est passé le matin du 21 août. Le pont était par terre, Les soldats passaient sur les morceaux, un gars Legoff ou Panpin, je ne sais plus le nom, avait une barque et il a traversé. Les Belges ont ramené leur matériel et ils ont remonté un pont Bailey vite fait !

– Fernand Mannoury

On l'appelait Manounou à la maison, c'était le grand copain, on l'a bien connu. Il travaillait aux chemins de fer lui aussi, et quand on a retrouvé son corps, comme le chef de gare n'a pas voulu y aller, c'est mon père qui a été identifier le corps à Saint-Pierre du Jonquet parce que c'était son copain ; il l'a reconnu aussi parce qu'il avait les pieds plats. Ce qu'il avait fait de mal ? Il avait caché deux Anglais dans sa cave. On était allés les voir et on a eu droit à une tasse de vrai café, Mme Mannoury a eu les cheveux blancs, elle avait été arrêtée en même temps que son mari mais elle a été relâchée, elle a eu très peur.

Les Anglais étaient partis avant l'arrestation de Mannoury. Le poste de garde sur le pont de Cabourg était tenu par des sentinelles polonaises qui avaient été enrôlées. Ludvisak leur avait fait confiance et ils ont passé le pont de Cabourg et sont allés à la ferme Vermughen, là, ils devaient traverser les marais pour retrouver les troupes mais ils ont été arrêtés.

Bimont, on ne savait pas qu'il cachait des Anglais dans sa cave.

– La chance !

On a pris des risques en restant, mais où aller ? D'ailleurs, on a eu de la chance, on s'en est tous tirés. S'il avait vraiment fallu partir, tout était prévu, on aurait pris la voiture des pompiers qui avait encore de l'essence ... On avait prévu des drapeaux blancs et nous on avait même fabriqué des petits brassards bleu blanc rouge avec une ceinture.

Après la guerre, on a gardé un chien, un chow-chow que les Allemands ont dû abandonner. Il s'est adapté à la maison et est resté jusqu'à sa mort. »

Le grand retour de Notre-Dame de Boulogne

Hélène se rappelle d'être allée au port où il y avait la procession à l'occasion du grand retour de Notre-Dame de Boulogne en 1946 :

« La statue était promenée de ville en ville pour remercier, pour qu'elle protège. Mlle Gervais m'avait ramené du papier pour faire des décors, je suis allée au cortège avec elle au port de Dives, de jour pas à de nuit. C'était beau, ils chantaient, ils lançaient des roses en papier. Quand ils étaient à genoux, ça ne m'amusait pas, mais j'ai été obligée de faire comme tout le monde ...

Le travail

– Chez Leroux

Quand on s'est mariés, nous avons habité à Cabourg. Mon mari est resté 25 ans chez Leroux, une entreprise familiale près de la gare de Dives puis il est rentré à l'usine dans les années 60.

– L'usine

Le salaire était moins élevé au départ que chez Leroux mais après ça allait et il y avait les avantages : la layette, le Noël, la bibliothèque, les colonies de vacances...

– Noël de l'usine

Sa fille, Evelyne, se souvient bien du Noël de l'usine : *« J'adorais le Noël de l'usine ! Cela se passait derrière la mairie, il y avait le spectacle et à la fin on repartait avec un énorme sac avec plein de clémentines, des bonbons, ... Et les cadeaux cela arrangeait bien les parents pour les mettre au pied du sapin.*

Pour la bibliothèque, mon père ramenait une liste avec tous les auteurs et le nom des livres, je choisissais et il me les ramenait à la maison.

Un autre bon souvenir lié au jour de la paye, ce jour-là, le père nous achetait une plaque de chocolat fourré à un magasin sur la place du marché. »

Colonies des enfants

Mes enfants sont allés en colonie de Cégédur.

Ma fille Evelyne a des souvenirs de la Reynerie : *« Quand on arrivait, on nous donnait notre paquetage de linge et on passait à la séance de détection des poux. Je crois qu'on ne gardait que les chaussettes en affaires personnelles et on nous fournissait tout le linge : slips, des tricotines, le short, le tee-shirt blanc, la vareuse rose et la pèlerine bleu marine. Les monitrices aussi étaient en uniforme : comme une robe-tablier rayée rose et blanc. La propriété était un grand château, on croyait qu'on allait être des princesses, mais nous, on rentrait sur le côté par une tourelle avec un grand escalier en pierre et il y avait des grands dortoirs de 30 ou 40 lits.*

Il y avait des sorties, des balades, c'était quand même dur pour moi de me retrouver avec tant d'enfants. »

Mes fils aînés sont allés à la colonie du Faulq avec l'abbé Désiré Lepoil. Ils avaient leur propre linge auquel on cousait des étiquettes, quand ils revenaient, le linge était dans un état ! C'était l'apprentissage de la communauté, quand ils faisaient des bêtises, ils étaient de corvée de haricots, le gars Loisnard y était plus souvent qu'à son tour ! Je suis allée les voir quand c'était la journée des parents mais je l'ai regretté au moment de repartir car cela me faisait mal au cœur de les laisser.

J'ai vu le toboggan qu'ils ont construit derrière pour évacuer, les enfants, ça les amusait quand il fallait faire les exercices de sécurité.